

Qu'est-ce qu'un arbre ?

Jacques Tassin *

Traiter d'une question aussi vaste ne manque pas d'ambition et n'aurait vraiment de sens si, plutôt que de prétendre y répondre, on ne la conservait plutôt en ligne de mire, en tentant çà et là de soulever quelques pans de ce voile opaque qui recouvre les arbres et nous les rend si inaccessibles.

Car l'évidence nous révèle au premier regard que plus de la moitié de l'arbre, et même davantage, est enfouie sous le sol, plongée dans les ténèbres, tandis que l'autre moitié jaillit dans la lumière. Première manifestation de la conjugaison des contraires, art auquel l'arbre excelle. Et nous-mêmes sommes en retour englués dans un autre paradoxe où, pourtant descendus de l'arbre – ce dont la forme même de nos mains témoigne à chaque instant – et dépendants du végétal autant pour notre santé et notre alimentation que pour de très nombreux usages que nous en tirons, nous avons rompu le lien avec ce qui représente pourtant 99,7 % de la biomasse qui nous entoure.

Il est vrai qu'il est bien difficile de se faire une idée de ce qu'est un arbre. Nos images mentales restent en ce sens bien imparfaites, et des peintres comme Piet Mondrian ou Alexandre Hollan ont consacré leur vie à vouloir peindre des arbres dont la représentation, contrairement à l'animal, demeure pourtant impossible dans un plan. Et puis, quelle orientation faut-il donner à une forme qui semble plonger une tête dans les nues, et une autre dans les profondeurs de la terre ? Darwin lui-même s'interrogeait : les racines ne forment-elles pas la tête, et leur partie terminale ne sont-elles pas le siège d'une intelligence ? L'arbre se soustrait à notre regard, ce d'autant plus que depuis Aristote, nous cédon à la tentation de l'envisager selon le modèle de l'animal, et donc au zoocentrisme, quand il ne s'agit pas d'anthropocentrisme. Il est vrai que dans la mesure où les frontières entre l'homme et l'animal ont volé en éclat, une même inclination de la pensée nous invite à en faire de même avec le végétal... et à voir en lui ce qui se rapproche de l'animal ou de nous-mêmes. Ce faisant, nous contribuons alors à renvoyer l'arbre au statut inepte de « sous-animal ».

Comme l'arbre est étrange ! Comme il semble parcouru de paradoxes ! Entre le tronc d'un platane et une voiture lancée en pleine course, on sait qui l'emporte, ce de manière souvent tragique. Et pourtant, cette même muraille est tout entière fluidité. La ramure d'un arbre est semblable à une volute de fumée – image chère à Bachelard – s'élevant vers le ciel ; la ramification de ses branches évoque celle d'un réseau hydrographique, d'un ruissellement tranquille.

L'arbre, dans sa composante vivante et au-delà de toute apparence, n'est qu'un film mince et souple s'étendant dans l'espace et « sans idées arrêtées », selon le mot de Théophraste. Alors pourquoi cet arbre échappe-t-il autant aux êtres intelligents et réceptifs que nous sommes, alors qu'il n'est lui-même qu'ouverture, interface vivante avec ce qui l'entoure, au point parfois de s'y prolonger, et même encore d'opérer une continuité avec d'autres êtres vivants ? Sans doute faut-il considérer avec dépit que nous sommes aveugles à la Vie, sous toutes les présences selon lesquelles elle se manifeste, et plus encore à l'Altérité vivante, non animale et non humaine, dont l'arbre est sans doute l'archétype.

Nos préceptes métaphysiques, il est vrai, nous emprisonnent. Parménide nous a depuis longtemps inculqué l'idée que « l'un ne saurait être plusieurs ». Et pourtant, l'arbre nous affirme le contraire. Goethe l'avait bien vu : il s'agit d'un être pluriel intégré... comme nous-mêmes en réalité, qui sommes tout autant composés de cellules à la fois autonomes et régies par une entité régulatrice. Mais l'arbre va beaucoup plus loin. Bien plus qu'une société de bourgeons naissant sur des branches tout comme une communauté végétale émerge elle-même de graines germant au sol, l'arbre présente des gradients d'unicité et de pluralité selon les niveaux de contrôle qui s'exercent ou ne s'exercent plus entre les bourgeons terminaux et les autres. Songeons aussi que lorsqu'un arbre tel le robinier faux-acacia de nos jardins drageonne, et que les drageons s'individualisent pour devenir à leur tour des arbres encore connectés entre eux par leurs racines, la question de l'individualité et de la pluralité se vide brutalement de son sens. Songeons enfin que des individus d'une même espèce et issus d'arbres différents voient souvent leurs racines s'anastomoser, donnant lieu à une continuité d'échanges d'informations et de nutriments. Le même processus vaut parfois même pour des arbres relevant d'espèces différentes. Dans une forêt, il est décidément bien difficile d'isoler les arbres les uns des autres, et c'est peut-être en partie ce qui fait là le propre d'une forêt, où l'Un et le Plusieurs s'épousent si merveilleusement. Qu'est-ce qu'un arbre, quand un arbre en est en réalité plusieurs ?...

Aussi étrange qu'il soit, l'arbre partage pour autant avec nous des particularités communes au vivant. Ainsi devons-nous reconnaître chez lui une réelle sensibilité, à condition toutefois de ne pas usurper ce terme, et se borner à considérer que la sensibilité est indispensable à tout organisme vivant pour interpréter des signaux sur la

*chercheur en écologie forestière au Cirad

[Jacques Tassin nous a proposé ce texte, résumé d'une conférence prononcée le 15 avril 2016 à Montferrier, chapelle de Baillarguet. Il est l'auteur de *A quoi pensent les plantes ?* publié en octobre 2016 chez Odile Jacob. NDLR].

nature de l'environnement et de ses changements. Et si les plantes ne voient rien, au sens où elles sont inaptes à toute imagerie mentale, elles sont incommensurablement plus sensibles que nous le sommes à la lumière. Nous ne disposons en effet que de quatre photorécepteurs. La plante en a au moins onze... Et cette « brute insensible », raccourci selon lequel on pourrait envisager tout « platane meurtrier », n'en est pas moins extrêmement sensible au toucher. La sensibilité d'une feuille, capable de déceler l'entrechoquement des mandibules d'une chenille en action, est bien supérieure à celle de notre main. L'arbre, au tronc parfois si droit, perçoit en outre comme nous la gravité, et parvient à distinguer le haut du bas par le biais d'amyloplastides semblables aux otocystes présents dans le canal vestibulaire de notre oreille interne. Une similitude, comme tant d'autres sur lesquelles, toutefois nous ne nous étendrons pas davantage.

Car ne nous perdons pas dans de telles ressemblances. On a parfois dit que les arbres communiquaient entre eux, qu'ils étaient intelligents, qu'ils avaient de la mémoire, et qu'ils savaient même compter. Ce sont là les produits de jeux rhétoriques auxquels notre soif de fantasmes résiste mal, mais cela n'en constitue pas moins des impasses qui ne

nous apprennent rien des plantes. Rien ne nous permet en effet de conclure qu'une plante, en émettant des substances chimiques informatives, s'adresse à une congénère. Rien ne montre que si l'arbre est apte à composer avec plusieurs *stimuli*, comme l'est tout organisme vivant, il est intelligent et donc en mesure de réaliser des choix ou d'anticiper. Rien ne permet non plus d'affirmer, lorsqu'un signal interne persiste pendant plusieurs heures, voire plusieurs jours ou plusieurs semaines, qu'il s'agit là de mémoire. Et quand on prétend qu'une plante sait compter, elle ne fait en réalité qu'accumuler des quantités d'information qui, selon leur valeur, n'ont pas le même effet. Devrions-nous nous en étonner ?

Qu'est-ce que l'arbre ? Nous n'y avons pas tout à fait répondu, tant la question est vaste. Mais ne soyons pas déçus. Au moins entrevoyons-nous désormais le bénéfice dont nous pourrions disposer si nous concédions à l'effort de décentrer notre regard sur le végétal. Il s'agit d'en accepter les formes d'altérité, sans pour autant devoir supposer qu'elles renferment de mystérieux et excitants secrets, mais en consentant en toute humilité à ses spécificités non animales. ■



Illustration d'Albert Masri, in : Jean Rousselot, *Qu'Arbres*, 1973